

**...Lexique des termes musicaux...**

**Jodel** : Musique vocale exécutée sur certaines syllabes et caractérisée par le passage fréquent d'un registre de la voix à l'autre, c'est-à-dire de la voix de poitrine à la voix de fausset, par le biais de larges intervalles. Cette technique permet de communiquer à très grandes distances ce qui explique sa popularité notamment dans les régions montagneuses et surtout dans les Alpes. Ce type de musique est aussi pratiqué par les Pygmées ainsi que par les Chinois.

**Jota** : Danse d'origine andalouse dans laquelle les danseurs évoluent avec les bras levés sans se toucher. Elle a un rythme ternaire rapide.

**Kabuki** : Drame dansé originaire du Japon. Apparu au XVII<sup>e</sup> siècle, cet art trouva sa forme définitive au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le drame comprend trois actes, avec des interludes dansés, inspirés par des sujets historiques ou des danses populaires. Le spectacle peut durer toute la journée. La musique qui l'accompagne peut être de deux sortes selon qu'elle est jouée devant ou derrière la scène. Les instruments utilisés sont le shamisen, les gongs les clochettes et les flûtes.

**Kamantcheh** : C'est un instrument à cordes d'origine persane. Il possède trois cordes de soie qu'un archet fait vibrer. La caisse de résonance, de forme sphérique, est faite en bois de mûrier.

**Klangfarbenmelodie** : Terme allemand inventé par Schönberg en 1911 qui signifie *mélodie des timbres*. La mélodie était l'élément le plus important de la musique occidentale jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Le compositeur Schönberg fut le premier à composer une pièce dans laquelle les mêmes notes sont utilisées tout en changeant constamment de timbre.

**Konzertmeister** : Mot allemand désignant le premier violoniste d'un orchestre. Son rôle est d'assurer l'accord du pupitre et, éventuellement, de remplacer le chef d'orchestre lorsque celui-ci est absent.

**Konzertstück** : Pièce pour instrument soliste et orchestre comportant un mouvement unique et d'un caractère brillant. Les compositions les plus remarquables de ce genre sont celles de Schumann, Weber et Liszt.

**Kato** : Instrument japonais à cordes pincées. Il possède treize cordes et mesure presque deux mètres.

**Kraftig** : Terme allemand signifiant que l'on doit jouer avec force.

**...Ephéméride du bicentenaire...**

1er janvier 1813 : Murat évacue Koenigsberg et se prépare à quitter l'armée.

6 janvier 1813 : Ayant désavoué Yorck, Frédéric-Guillaume assure Napoléon de tout son dévouement... et envoie un émissaire au Tsar.

11 janvier 1813 : Sénatus-consulte mobilisant 350 000 hommes des classes 1809 à 12 et 1814.

13 janvier 1813 : Murat laisse son commandement à Eugène et s'enfuit vers son royaume.

26 janvier 1813 : Napoléon écrit vertement à Murat.

29 janvier 1813 : Frédéric-Guillaume supplie le Tsar de hâter sa marche vers l'Ouest. Koutousov, plus russe qu'européen, n'y met aucun empressement.

30 janvier 1813 : Signature de la Convention de Zeyez, véritable armistice entre l'Autriche et la Russie. Dans le même temps, la police impériale intercepte des lettres ne laissant aucun doute sur la trahison de Talleyrand. Voulant l'exiler, l'Empereur se contentera de lui faire une nouvelle scène.

4 février 1813 : Murat rentre à Naples et n'a pas attendu son retour pour envoyer des émissaires à Metternich.

5 février 1813 : Yorck fait organiser la Landwehr.

12 février 1813 : Eugène évacue Posen.

16 février 1813 : La Prusse suspend toutes les exemptions militaires. C'est le début du service militaire obligatoire.

22 février 1813 : signature du traité russo-prussien de Kalisch lequel sera ratifié le 27 à Breslau. Les Russes sont soulagés. Ils n'avaient plus que 80 000 hommes en 1<sup>ère</sup> ligne.

**.....Carte postale ancienne.....**



Rédacteur en chef Campagne  
Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne  
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

**La Gazette N°86**

Le magazine bimestriel de  
**La Batterie des Grognards de Haute-Alsace**  
**Batterie du 1<sup>er</sup> Régiment des Grenadiers à pied de la**  
**Garde Impériale**  
**et cantinière de l'Empire (1810)**

**METEO**

Ca y est c'est l'hiver qui frappe à notre porte. Mes amis, allumons un bon feu. C'est l'hiver que le diable l'emporte. Mes amis, ce soir, oublions-le. « Babouchka », apporte les pains d'orge. Ce qu'il y a de mieux dans la maison. La vodka brûle un peu la gorge mais qui nous laisse le cœur plein de chansons. Ras, Dwa, Tri Casatchok ! Casatchok ! Ras, Dwa, Tri ! Lalalalalalalalalalalalala



**HOROSCOPE**

**Capricorne** : Une peu de mauvaise aventure. Un voyage dans le désert peut être envisagé pour fuir l'hiver. Si votre femme est blonde, emmenez-là ! Vous allez avoir grandement besoin d'une gourde.  
**Verseau** : Si au soir de votre vie, vous envisagez de vous marier avec une jeune fille, vous risquez d'être comme les oreilles du taureau : très loin du cul et tout près des cornes.

**.....Le mot du secrétaire.....**

**Bonne Année à tous !**

Enfin, à tous les survivants du cataclysme planétaire qui nous a frappé le 21 décembre dernier. En fait, les spécialistes des civilisations précolombiennes viennent de découvrir que les Mayas ne savaient simplement pas compter au-delà de 2012. La belle affaire ! Maintenant, je peux ranger mon casque de chantier et regarder le blockhaus que je m'étais fait construire dans mon jardin. J'y mettrai mon râteau, ma bêche, ma tondeuse et tous mes outils. Il servira peut-être lorsque Apophis, cet astéroïde géocroiseur viendra nous percuter en 2036

Nous en sommes donc à l'An I de l'ère de François II de Hollande si je ne m'abuse et ce numéro devrait s'intituler « Gazette n° 1 de l'ère des ténèbres ». Bon nous avons bien ri ! Certains se sont bien fait peur, mais maintenant, retournons à notre sérieux habituel.

Novembre et décembre furent bien remplis et nous partîmes joyeux pour des courses lointaines en Italie et dans le sud de la France, à Brive.

Le déplacement de Lucques ou Lucca, fut très humide, plus qu'humide, mais très enrichissant.



Nous partîmes à quinze mais par un prompt renfort, nous nous vîmes mille en arrivant au port, tant à nous voir marcher avec un tel visage, les plus désabusés s'étonnaient, sans âge ! »  
Ce qu'aurait pu écrire Corneille, s'il avait été avec nous et si nous avions été cinq cents. Mais il n'était pas ; nous n'étions pas autant et je ne suis pas Corneille. Mais il aurait pu l'écrire quand même.

L'assemblée générale ne sera pas évoquée dans ce numéro par manque de place et parce que je n'avais pas envie de répéter toujours la même chose. « Qui est pour ? » « Qui est contre ? » « Qui s'abstient ? » ... C'est toujours le même sempiternel scénario.

Mais cependant beaucoup de choses sont d'ores et déjà prévues pour les prochains temps. N'en déplaise à l'oiseau de mauvais augure ! Il n'y a pas d'adepte de la pandiculation au sein de la batterie ou alors celui-là, il est discret, très discret.

José a même invoqué Brahmâ, le dieu de la guerre pour que brille un peu de soleil, à moins que ce soit Vishnu, la paix. Mais il n'a pas été vraiment entendu, pas plus qu'à Brive d'ailleurs.

« A Brive-la-Gaillarde, sous Gérard, notre troupe s'avance et porte sur le front, une mâle assurance.

« A Brive-la-Gaillarde, sous Gérard, notre troupe s'avance et porte sur le front, une mâle assurance.

Campagne



### Un week-end en Italie à Lucca

Les 10 et 11 novembre, les grognards étaient invités en la bonne ville de Lucca (Lucques en français). C'était un projet de longue date qui enfin avait pu mûrir et se réaliser.

Lucca est une ville fortifiée chef-lieu de la province du même nom, sise en Toscane. Elle est située au sud de Parme, à l'ouest de Firenze et à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Pise. Elle fut fondée par les Etrusques et vit Jules César, Pompée et Crassus y renouveler leur triumvirat en 56 avant Jean-Maurice. Les rues étroites de cette ville ont gardé d'ailleurs l'alignement de l'époque romaine. Lucques demeure une république indépendante jusqu'à la conquête par les Français en 1799. Napoléon en fit une principauté pour sa sœur Elisa. Cette principauté devint un duché qui sera attribué aux Bourbon-Parme par le traité de Vienne en 1815 et rattaché à la Toscane en 1847. Voilà pour la grande Histoire.



Pour la petite et pour nous rendre au sud du nord de l'Italie, nous avons rendez-vous vers quatre heures du matin à Bollwiller comme d'habitude. Et comme d'habitude, nous chargeâmes bagages et instruments dans les soutes de notre car rouge comme un camion de pompier. Serge, notre chauffeur, nous attendait ; le moteur tournait. Alain et Jean-François étaient déjà présents lorsque j'arrivais tranquillement. Les autres grognards suivirent.

Gérard était déjà presque sur place puisqu'il avait loué une villa sur les hauteurs du lac de Côme en laissant des consignes à notre vice-président. Nous avions à le chercher en passant, vers onze heures du côté de la gare, quai 2, voie 2. Ce que nous fîmes en séides obéissants que nous sommes. C'est dans le grand car à Serge que nous fîmes sans encombre les neufs cents kilomètres qui nous séparaient de notre destination. Ce faisant, nous découvrîmes sous l'aube naissante la splendeur des Alpes suisses et ses sommets vertigineux. Nous étions tranquilles dans ce bus et le voyage se passa sans encombre avec la sempiternelle et obligatoire halte imposée au chauffeur et la pause-café qui va bien ou « l'andropause-café » pour les plus anciens d'entre-nous. Un film plus tard, c'est un apéro maison que nous dégustâmes cette fois en Italie sur une « aira de reposi della autostrada » ou presque.

Puis nous continuâmes à travers la Toscane pour rejoindre Côme où son altesse Gérard nous attendait avec la première Dame, la reine Claudine. « Non, Eric ! La reine Claudine n'est pas une prune. C'est la femme du chef. » Une fois, les colis chargés, nous partîmes cette fois pour atteindre trois cents kilomètres plus loin Lucca enfin laquelle se tenait bien à l'abri de remparts terriblement imposant dit « tracé à l'italienne » et que repren-



dra et perfectionnera plus tard le maréchal Vauban, expert en poliorcétique, pour le compte du bon roi Louis le quatorzième. « Non, Eric ! Un expert en poliorcétique, c'est un expert en siège. » « Non, ce n'est pas un menuisier, c'est un militaire. »

A quinze heures, nous avons rendez-vous avec Claudia Sechi, notre charmante hôtesse qui nous emmena vers nos quartiers d'une nuit. C'est une cousine de Claudia Chou-fleur, le mannequin je crois. Puis vinrent les formalités d'usage pour la prise en compte des chambres où il nous fallait nos cartes d'identité et où bien sûr la moitié d'entre nous l'avait laissée dans le bus. Les formalités de police accomplies, nous avons un peu plus d'une heure pour nous transformer en grognards. « Hupupup ! Barbatruc ! » et hop, voilà « Barbagrenadier » qui montre son nez, « Barbalieutenant » tout doré, « Barbatambour », « Barbaprésident », « Barbapremière dame », « Barbajosé » « Barbatambour-major »... Tous, sauf les absents, étaient bien présents. Il faisait déjà nuit et le ciel menaçait lorsqu'Alain nous mit en rang et que nous partîmes d'abord sur les remparts pour une mise en jambe.



### Une journée à Brive-la-Gaillarde.



Découvrant nos uniformes d'un autre siècle, Julie, une jeune journaliste de FR3, ne se sentant plus d'enthousiasme, s'en alla trouver, comme électrisée, le plus beau d'entre-nous : notre grenadier. « Que vous êtes joli ! Que vous êtes beau ! Sans mentir si votre bonnet est aussi gros que votre piolet, ouaaaaah ! Vous êtes le Rocco que je vois ici bas ! »



#### ..Décorations d'Empire..



Ordre prussien de l'Aigle noir  
(Source : www.empire1804.fr)

Ne se sentant plus de joie, notre grenadier ouvrit un large bec et se fit interviewer. Ceci fait, nous attendîmes sagement que l'on veuille bien nous faire signe pour entrée en lice, d'après les consignes de l'officier tradition et notre interlocuteur, le capitaine Calla du Faye.

Dix heures trente-cinq. La B.G.H.A. s'avance au milieu du régiment en arme, au complet et devant un parterre de généraux et d'autorités tant civiles que militaires. Quelle impression ! La fausse note n'est pas envisageable et pourtant elle aura lieu. L'officier tradition lut



l'historique du régiment. Puis la batterie joua deux morceaux et s'en retourna d'où elle vint. Evidemment, l'un d'entre nous parti à contrepied. Je ne le nommerai pas mais c'est le plus gradé... Afin d'éviter de lui faire changer le pas avec son Aigle, mouvement qui aurait été démultiplié par la hauteur de ce dernier, je me mis au pas de ce dernier. J'étais énervé. Un petit défilé et un vin d'honneur plus tard, nous sommes retrouvés pour un repas de fête, tâche blanche dans une salle verte. Les militaires partagèrent leur écot et nous, notre talent. L'ambiance fut assurée par une jeunesse bouillante surtout pour le duel au tambour qui eut un franc succès. L'heure avançant, il fallut bien se résoudre à partir. Nous nous changeâmes puis chargeâmes le reste de nos tenues et nos instruments dans le car. Gérard salua le colonel Secq lequel, très impressionné par notre prestation, le remercia chaleureusement.

Pour le retour, nous étions aux ordres de Martial, caporal-chef, lequel avait la charge de nous ramener en Alsace. Ce qu'il fit promptement sous une pluie diluvienne. Du genre que celle que connut Jean-Maurice avec son pote Noé. Jean-Maurice nous raconte souvent son histoire, toujours la même : « Moi, pendant le Déluge... » « Oui, Jean-Maurice, on sait ! »

Le retour fut calme et, sans vidéo toujours, nous discutâmes longuement de tout et de rien. Nous étions bien et heureux d'être là, d'avoir vécu cette journée, entre nous, sous le regard bienveillant de Gérard, le GPS, le gourou de la secte des gros Niards. C'est ainsi qu'avec notre GPS, notre « Guide du Paradis Suprême », nous atteignîmes Cernay vers trois du matin. Campagne

#### .....Le coin des modélistes.....



Quelque part en France 1940 au 1/35e (par moâ)



## .....Echo de Campagne.....

### Une journée à Brive-la-Gaillarde

Il y a deux cents ans, les 26, 27 et 28 novembre 1812, se déroulait une bataille épique aux Cosaques de Koutousov sur les bords de la Bérézina. Cette bataille fut réellement une bataille rangée où le soldat français montra toutes ses qualités de valeur et d'abnégation. Le passage du fleuve Bérézina eut lieu à Studianka en fait mais c'est le nom de Bérézina qui entrera dans les mémoires. En réalité, le point de passage sera l'endroit où les forces en présence tant russes que françaises, terriblement éparpillées, vont se regrouper et livrer bataille, une vraie bataille.

C'est au cours de cet engagement que s'illustra en se sacrifiant le 126<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Il appartenait alors à la brigade du général Camus, de la 12<sup>e</sup> division du général Partouneaux, du 9<sup>e</sup> corps d'armée que commande le maréchal Victor (Claude Victor Perin). Ce sacrifice ne fut pas vain car il permit de sauver ce qui restait de la Grande armée en état de combattre. La Bérézina fut réellement une victoire dans une campagne perdue dixit J.O. Bourdon dans son ouvrage sur la campagne de Russie. C'est donc pour commémorer ce fait d'arme que les grognards de Haute-Alsace furent conviés à Brive-la-Gaillarde, ajoutant une touche de couleur et d'authenticité pour l'occasion.

Une note toute militaire avait été transmise à notre président dans laquelle se trouvait, point par point, tout ce qui allait se passer et ce que l'on attendait de nous. C'est ainsi qu'un bus militaire nous fut dépêché à Cernay. Il était conduit par Pascal, caporal-chef de son état et fort sympathique qui plus est.



Le voyage se déroula sans encombre et comme d'habitude nous prîmes le temps de nous offrir un moment pour déguster un petit apéritif convivial dans la plus pure tradition « grognardesque ». C'est Jean-Maurice qui s'enquit de cette mission difficile et il s'en sortit avec brio.

Puis, vint l'heure de la pause-déjeuner. Nous nous arrêtâmes pour ce faire sur une aire d'autoroute dont l'histoire n'a pas retenu le nom et moi non plus. Néanmoins, nous y passâmes un bien agréable moment à discuter ensemble, rire des uns et des autres, dire du mal des absents et inviter notre caporal-chef à se joindre à nous. Jean-Maurice avait une bouteille « thermos » et comme on lui avait dit que ça gardait aussi bien au chaud

qu'au froid, il y avait mis dedans pour son déjeuner, de la soupe et un Miko !!!

Le trajet se passait sans encombre. L'absence de vidéo nous fit paraître le temps long mais nous incitait à discuter avec les uns et les autres davantage. Enfin, c'est ce qu'il me semble avoir noté.

Quelques heures plus tard, nous arrivâmes de nuit au quartier Laporte. Jean-François nous y attendait déjà en précurseur. C'est une caserne moderne qui sied à un régiment de pointe. Nous étions attendus au mess pour le repas du soir. Il y eut un petit « couac » en ce qui concerne la literie et les chambres mais tout fut vite réglé par Jean-François, rompu qu'il est de la chose militaire. Enfin, Après le repas pris en compagnie de notre chauffeur, nous prîmes possession de nos chambrées pour une nuit de repos bien méritée. Le lendemain lundi, nous nous sommes levés avant les poules. Il pleuvait dru depuis deux heures du matin et ça ne semblait pas vouloir s'arrêter. Les militaires arrivaient les uns après les autres pour prendre leur service. Tout le régiment serait aujourd'hui en arme pour l'occasion. Nous, nous avons pris notre petit-déjeuner là où nous avions dîné la veille après avoir chargé le car mis à notre disposition et qui allait nous ramener en Alsace l'après-midi même.

Nous nous retrouvâmes au centre de Brive, au milieu des compagnies qui arrivaient l'une après l'autre et qui, doucement prenaient place offrant un spectacle rare aujourd'hui. La pluie ne faisait pas défaut et l'orage s'était quand même calmé. Heureusement, nous pûmes nous mettre à couvert sous une halle ou un troquet dont Gérard fit son quartier général.



## .....Echo de Campagne.....

### Un week-end en Italie à Lucca (suite)

Au départ, il y avait peu de monde sur les remparts ; à vrai dire personne. Puis, Claudia nous dirigea vers le centre ville au travers de ruelles étroites qui laissaient découvrir leurs façades et leurs architectures toutes latines. Et, au fur et à mesure que nous nous dirigeons vers le centre piétonnier, là, la foule se faisait plus compacte et surprise. Nos tambours résonnaient comme il y a deux cents ans. Mais aujourd'hui, ils faisaient crépiter les flashes des appareils photos.



C'est l'Italie qui allait nous offrir une partie de ce qu'elle a de meilleure et sa table n'eut rien à envier à la nôtre. Nous nous retrouvâmes chez « Gigi », tous ensemble à déguster un excellent repas le tout accompagné d'un excellent vin rouge, un peu râpeux peut-être, mais cela suffisait. Philippe s'en donnait à cœur-joie et avalait tout ce qu'il trouvait tel un homard au fond d'un aquarium. Ses mains s'agitaient telles des pinces et ses « mâchoires-mandibules » n'arrêtaient pas de mâcher. Après une bonne nuit de sommeil, nous nous retrouvâmes sous des trombes d'eau pour le petit-déjeuner.

Mais vers dix heures trente nous étions sous le porche du palais ducal où nous attendîmes tranquillement que onze heures sonna. Cette fois, c'est Barbara qui nous prit en charge. A onze heures, ce onze novembre nous n'avons pas sonné le « cessez-le-feu » qui eut été de circonstance. Juste une aubade et nous nous sommes dirigés vers la salle d'apparat du palais via un monumental escalier. Nous y jouâmes durant une bonne heure devant notamment la présidente de la « cultura e scula per la pace », le



Un tour par-ci, un tour par-là pour nous retrouver in fine au sein des murs vénérables de la préfecture locale qui en fait n'en était pas moins que le palais ducal où séjourna Elisa, la sœur de l'Empereur.



Là, se termina notre prestation du samedi. Le lendemain dimanche, nous y reviendrons pour y offrir un petit concert à partir de onze heures. En attendant, une table nous avait été réservée dans un restaurant local et, le temps de se changer, nous nous précipitâmes là où nous allions remplir nos estomacs. Nous pensions tous à une pizzeria mais que nenni.

Docteur en histoire Iliria Boncompani, laquelle apprécia apparemment pleinement notre prestation puisqu'elle s'entretint longuement avec notre altesse Gérard. Un dernier repas pris en commun sous le regard des Caesar dans un autre restaurant bien tranquille et nous reprîmes le chemin du car pour recharger nos bagages sous des trombes d'eau qui inondèrent les douves de la forteresse. C'est trempé, que nous reprîmes le chemin du retour vers cette fois notre Alsace bien-aimée. Nous avons laissé Gérard et la première Dame à Côme comme nous les avons pris la veille, puis la nuit a recouvert peu à peu de son



manteau les sommets suisses. Un ou deux films plus loin, nous arrivâmes à Bollwiller à minuit. Nous nous saluâmes et rentrèrent chez nous pour une courte nuit avant de reprendre nos activités quotidiennes en attendant d'autres aventures.

Nous n'étions pas très nombreux et c'était pourtant une bien belle sortie. Mais nous étions entre nous à partager de bons moments, de bons mots. C'est bien là le principal.





## .....Rubrique historique.....

### La bataille de la Bérézina

Mi-octobre 1812, Napoléon décide de quitter Moscou pour prendre ses quartiers d'hiver plus en arrière au fur et à mesure que ses espoirs de voir les Russes négocier s'amenuisent. Le 14, il fait donner l'ordre de ne plus acheminer aucun convoi d'artillerie depuis Smolensk et organise le renforcement des places de Viasma, de Ghjastk et de Mojaïsk. Il envisage de prendre une route au sud, celle du nord ayant été dévastée par deux armées en campagne. Le 18, l'ordre de marche est donné. Le maréchal Mortier devait assurer la défense de Moscou avec dix mille hommes et un mois de vivre mais deux jours plus tard, il reçoit l'ordre de se replier également. Ils seront ainsi plus de cent mille à quitter la ville et ses environs et à s'aventurer dans ce désert qu'est la Russie, peuplée de 2 à 5 habitants au kilomètre carré. Le 23, l'armée est à Borusk. Le 24, les Russes attaquent la position de Malo-Jaroslavetz et coupe, après de très durs combats, la route sud. Napoléon ordonne un mouvement rétrograde vers Borusk provoquant un émoi perceptible dans l'armée. Elle sait que les vivres vont manquer par le nord mais l'Empereur compte sur ses garnisons.

Le 27, il rejoint à Viera, Mortier qui avait quitté Moscou. La situation est encore relativement tranquille et Koutousov suit à grande distance. Les Cosaques de Platov harcèlent continuellement les Français isolés et l'arrière-garde. C'est là, que Ney se voit confier le commandement de celle-ci tandis que Junot ouvrait la marche avec la Jeune-garde, les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps de cavalerie et la Vieille-garde.

Le 5 novembre, la Grande armée est à Smolensk où elle apprend la



reddition du général Augereau, le frère du maréchal. Le doute s'installe et le froid se fait plus mordant encore.

Le 14, Napoléon quitte Smolensk, Davout le 15 et Ney, toujours fermant la marche, le 17. La menace russe fait de plus en plus pressante et Davout en subit les assauts constants.

La retraite, encore stratégique, se poursuit. Napoléon est à Krasnoïé le 15. Davout suit mais doit faire face à des Russes toujours plus incisifs. Quant au maréchal Ney, il se heurte à une violente canonnade lorsqu'il se présente dans le défilé de Krasnoïé. Essuyant beaucoup de perte, il parvient à poursuivre et est à Orcha le 20 où il retrouve l'Empereur qui le croyait perdu. C'est à partir de cette affaire que Napoléon décide d'aller au plus court et se dirige plein Ouest. Le 23, il est à Bobr où il organise l'Escadron sacré autour de sa personne. Enfin, le 25, ce qui reste de la Grande armée se présente devant Borisov d'où l'on espère pouvoir traverser la Bérézina.

C'est autour de Borisov que doit se faire le regroupement des troupes françaises et russes. Face aux Russes, ce qui reste encadré de la Grande armée constitue encore une force réelle. Elle est suivie par une armée de traînards, de déserteurs, de civils français qui étaient établis à Moscou et des milliers de charrois encombrant la

marche des troupes.

Du côté russe, on trouve l'armée de Koutousov à laquelle s'est ralliée celle de Wittgenstein venant de Polotk et celle de Tchitchagov lequel occupe la rive gauche de la Bérézina prêt à accueillir les Français.

Du côté français, on trouve les débris de l'armée du centre aux ordres de Davout, le 2<sup>e</sup> et le 9<sup>e</sup> corps d'armée aux ordres d'Oudinot et de Victor qui durent rétrograder jusque là.

Borisov est une position clé puisqu'elle commande un pont sur la Bérézina. Aussi, les Russes attaquent vigoureusement le 21 novembre nos troupes stationnées sur la rive gauche, les obligeant à repasser le fleuve et à abandonner la ville. La route de Minsk est désormais coupée, elle aussi. Napoléon a donc devant lui Tchitchagov, sur son flanc droit Wittgenstein contenue par Victor et sur son flanc droit Koutousov.

Puis arrive au quartier général, le général Corbineau du 2<sup>e</sup> corps d'Oudinot. Envoyé sur la rive droite de la Bérézina, il a été surpris par la prise de Borisov et a dû trouver un autre chemin pour regagner son corps. Il l'a découvert quinze kilomètres plus au Nord, à Studienka et en informe l'Empereur qui donne immédiatement l'ordre de commencer les travaux pour permettre le passage des troupes.

La bataille s'engage aussitôt par un manœuvre de diversion dans le but de fixer Tchitchagov dont une attaque de l'avant-garde échoue face au 2<sup>e</sup> corps qui réoccupe Borisov.

Mais les Russes ont fait sauter le pont et tiennent l'autre rive. Napoléon se montrant sur les hauteurs de Borisov, ils penseront, à tort, qu'il compte passer là pour se rapprocher de Minsk et rejoindre le corps autrichien, alors allié. Tchitchagov dégarnit donc le terrain

en amont de Borisov pour renforcer sa position en aval. Il est persuadé que les mouvements repérés du côté de Studienka sont un leurre.

Le général Langeron, du côté de Studienka avec quatre mille hommes, fait savoir à Tchitchagov que les Français y établissent un pont et une batterie d'une quarantaine de canon. Tchitchagov fait alors marche arrière mais arrive exténué. Pendant ce temps, les soldats d'Oudinot découvrent stupéfaits ce qui reste de l'armée de Moscou.

Le 26, l'armée française fait mouvement vers Studienka où les pontonniers oeuvrent depuis trois jours à la confection de deux ponts, un pour l'infanterie et la cavalerie et un pour l'artillerie et les voitures. Les pontonniers néerlandais du général Eblé se sacrifièrent littéralement pour remplir leur mission. Eblé qui s'est jeté lui-même le premier à l'eau pour l'exemple, avait su garder avec lui quatre cents hommes, deux forges et six caissons d'outils. Le général Chasseloup avait eu ordre d'en construire un troisième. Il ne pourra mener à bien sa mission. Toutes les charpentes de Studienka passèrent à la construction des ouvrages.

Le 26 à treize heures, malgré l'opposition des trois armées russes, on commence à franchir le fleuve avec en tête le corps d'Oudinot et la division Dombrowski, puis le corps de Ney, et le 5<sup>e</sup> corps.

En fin d'après-midi, l'artillerie commence à passer avec difficultés. Les corps d'Eugène et de Davout sont encore en mouvement vers la Bérézina tandis que le maréchal Victor a reçu l'ordre de se porter vers Borisov. Il doit bloquer la ville et empêcher Tchitchagov de menacer le flanc français. Il laisse donc sur place la 12<sup>e</sup> division de Patourneaux, soit



trois brigades dont les 125<sup>e</sup> et 126<sup>e</sup> régiment de ligne de la brigade Camus. Le reste du corps rejoint Studienka.

Le 27 novembre, la Garde franchit le fleuve, puis le corps d'Eugène et Davout en fin d'après-midi. Il n'y a plus guère sur la rive gauche que le corps de Victor dont la division Patourneaux qui a quitté

Borisov dans la nuit du 27 au 28. Mais elle s'égaré dans la nuit et finit par être encerclée par Wittgenstein. Pendant ce temps Tchitchagov qui s'est rendu compte de son erreur a fait rétablir les ponts sur Borisov et établit une liaison avec Wittgenstein. Au matin du 28, il ne reste plus sur la rive gauche que le corps de Victor épaulé par la division Daendels qui, bien qu'ayant déjà franchi le fleuve, avait été envoyée en renfort au maréchal Victor, soit dix mille hommes qui subiront les assauts de Wittgenstein, des avants-garde de Koutousov et de Tchitchagov vers huit heures du matin.

Victor défend toute la journée les hauteurs de Studienka face à Wittgenstein qui se renforce à mesure que le temps passe. Alors que la traversée s'achève, la nuit interrompt les combats. Victor en profite pour passer à son tour sur la rive droite.

Ce même jour, Tchitchagov attaque sur le côté droit. Là, la bataille se déroule dans une forêt de pins et se poursuit toute la journée. Oudinot et Ney à la tête de 18 000 vétérans dont 9 000 Polonais commandés par les généraux Zajonchek, Dombrowski et Kniaziewicz, culbutent Tchitchagov qui se replie sur Stakhov et lui font 1 500 prisonniers, ce qui permet à la Grande armée de passer le fleuve. Pour que cette armée puisse se replier, le 126<sup>e</sup> de ligne se sacrifie volontairement pour permettre aux éléments qui n'ont pas encore traversé de le faire. Il n'y aura que quelques dizaines de survivants.

Au matin du 29, l'essentiel des troupes encore encadrées réussissent à franchir la Bérézina à l'exception de la division Patourneaux. Ses quatre mille hommes relativement épargnés par les conditions climatiques puisque arrivés récemment en Russie eut été très utile pour la suite des opérations. Militairement, la bataille de la Bérézina constitue un repli tactique, opéré sous le feu ennemi. Napoléon et ses troupes ont réussi à échapper aux Russes qui ne se trompent pas sur les erreurs commises par Tchitchagov puisqu'il sera démis de son commandement. Dans la nuit du 28 au 29, les ponts restent déserts alors que 50 000 traînards et déserteurs bivouaquent toujours sur la rive gauche. Au matin l'ordre est donné de brûler les deux ponts. La dernière division à passer fut celle du général Gérard. C'est cette division qui détruisit les ponts séparant les Russes de nos forces. Quant à l'armée russe battue par le maréchal Oudinot, elle surestimera pour le reste de la campagne les forces françaises et hésitera dès lors à attaquer de front. Il faut savoir que les forces russes étaient, elles aussi, exténuées.

La Bérézina ressemble au Dunkerque de 1940 lequel constitua bien une victoire au milieu d'un désastre.

Campagne

(Sources : La campagne de Russie JO Bourdon, Les guerres napoléoniennes G.

Rothemberg)